

—Hélas ! ce fut en vain que l'on attendit le navire après la venue duquel on aspirait follement.

Cependant avec le jour devait renaître l'espérance.

—Hurrah ! exclama sir William Mildowe en jetant au milieu de la chaloupe une poignée d'herbes marines qu'il venait de saisir au passage en plongeant sa main dans l'eau...

Le Malouin laissa éclater une joie d'enfant.

—Mes amis... mes amis... balbutiait-il en étendant son bras vers la mer... Regardez !... Je sais maintenant où nous sommes ; nous allons " passer la ligne " !

En effet, l'embarcation, poussée par le vent, se frayait maintenant un passage au milieu de masses de ces fucus flottants qu'on appelle vulgairement " Raisins du Tropic ".

C'est pour le marin l'annonce que l'on approche de l'équateur.

Le Breton était tout ragaillard.

—Ça sera bien le diable, mille millions de tonnerres, grommelait-il, si nous ne rencontrons pas un sabot quelconque qui nous prenne à son bord !...

" Et puis, du reste, ajouta-t-il en pointant l'index dans la direction du Nord, la France est quelque part par là... Nous sommes déjà à moitié chemin.

Il n'en fallut pas davantage pour ranimer l'énergie de tous.

A partir de ce moment M. d'Anglemont et Robert semblèrent avoir laissé de côté toute préoccupation, afin d'unir leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

Tous deux avaient maintenant l'espoir qu'ils ne tarderaient pas à voir le terme de leurs terribles épreuves.

Le Malouin ne quittait plus la longue-vue et fouillait l'horizon dans toutes les directions.

Une surprise était réservée à ce brave vieux matelot,—surprise qui devait le faire pleurer de joie.

Un matin, en promenant la longue-vue, lentement, dans l'espoir de découvrir une voile, il poussa un cri de triomphe :

—Terre !... Terre !...

Et il montrait, de sa main qui tremblait, une ligne de côtes encore enveloppées de brume matinale.

—Dans trois heures nous serons là-bas, prononça le Malouin...

" Hardi, mes amis !

On avait force de rames. La côte se dessinait.

Bientôt on put apercevoir les tons verts des arbres...

Le Malouin, la longue-vue à la main, inspectait cette côte dans toute sa longueur, cherchant l'entrée d'un port ou d'une anse.

Soudain il se tourna vers ses compagnons, en s'écriant :

—Nous sommes dans le golfe de Guinée ! Je m'y reconnais à cette heure !

Et s'adressant à l'Anglais :

—Nous aurons peut-être la chance de rencontrer par ici quelque navire de la marine royale de votre pays, monsieur Milord ; car il en qui viennent quelquefois donner la chasse aux " négriers ".

Comme la chaloupe approchait de la côte, les naufragés aperçurent deux longues pirogues qui sortaient d'une crique et se dirigeaient vers la chaloupe :

—Mille millions de tonnerre ! exclama le Malouin, les moricauds !!!

L'exclamation qu'avait poussée le Malouin fit tressaillir tous ces cœurs depuis si longtemps étreints par les angoisses.

Il y eut aussitôt chez tous ces êtres unis par communauté d'infortune une sensation de soulagement et de détente.

Tous, d'un mouvement, avaient tendu les bras dans la direction des pirogues, appelant du geste et de la voix ceux qu'ils considéraient déjà comme des sauveurs.

—Robert, s'écria M. d'Anglemont, nous avons donc maintenant l'espoir de revoir tous deux la France !

Robert Maurel leva les yeux vers le ciel et son visage sembla rayonner.

Mais l'impression qu'il avait ressentie fut absolument fugitive. Presque aussitôt s'éteignit l'éclair d'espérance qui avait brillé dans ses yeux.

Et tandis que M. d'Anglemont s'abandonnait à une joie immédiate, le malheureux tomba de nouveau dans le même état d'abattement.

C'est qu'à ce moment où ses compagnons espéraient être arrivés au terme de leurs terribles épreuves il se disait, lui, que—depuis un an qu'il avait quitté la France—la comtesse de Bussières avait sans doute été en butte à d'odieuses persécutions. Il se demandait si elle n'avait pas été la victime de monstrueux complots de la part d'Appyani.

La joie de M. d'Anglemont venait ajouter un tourment de plus à tous ceux qui agitaient son âme.

Il pensait à l'effroyable désillusion qui attendait cet homme, à son retour auprès de sa fille.

Maintenant plus que jamais il avait le devoir de démasquer le

misérable en qui la comtesse de Bussières avait mis toute sa confiance.

Robert Maurel fut tout à coup distrait des sombres réflexions dans lesquelles il s'était plongé, par les cris et les exclamations des trois autres naufragés.

En effet, le vent arrivant du large avait poussé la chaloupe vers la côte.

Bientôt l'embarcation fut abordée à chaque flanc par une pirogue.

CHAPITRE VII. — L'ÉTABLISSEMENT DE SURÈNES

Pendant que Robert Maurel va dévoiler à M. d'Anglemont l'existence criminelle du docteur Appyani, nous allons retrouver cette autre victime du misérable, l'infortunée Marie-Jeanne, que nous avons laissée au moment où Appyani la faisait admettre, d'autorité, dans l'établissement de Surènes.

—La " pensionnaire " que je vous amène, avait dit Appyani au directeur de la maison de santé, n'est pas à " soigner ", mais simplement à " garder ".

Et ce vieillard à l'aspect austère, à la physionomie dénotant une indomptable énergie, ce septuagénaire dont le caractère et l'air de dignité commandaient le respect, s'inclina en signe d'obéissance comme si on lui eût demandé la chose la plus naturelle du monde.

—C'est bien ! " s'était-il contenté de répondre.

Cependant, bien que ces deux mots eussent été prononcés d'un ton ferme et sans la moindre hésitation, pour l'observateur attentif et qui possède la faculté de scruter les âmes, cet homme qui paraissait si calme devait éprouver—intérieurement—les plus violentes agitations.

Qu'on se rappelle, en effet, de quelle façon le directeur avait accueilli Appyani, en lui jetant ces mots, comme un reproche :

—C'est encore vous !..."

Cette courte phrase dite d'un ton glacial avait l'apreté d'une accusation.

Mais la note énergique s'était aussitôt adoucie dans cette banalité : " Je ne t'attendais pas aujourd'hui..."

On pouvait en conclure que, de ces deux hommes que nous avons mis en présence, l'un était subjugué par l'autre et que ce dernier abusait d'une inconcevable faiblesse pour obtenir les plus odieuses capitulations de conscience.

Afin d'éviter toute confusion, dans la suite de ce récit, entre nos deux personnages exerçant l'un et l'autre la profession de médecin, nous désignerons à l'avenir le directeur de la maison de santé par le titre et le nom de professeur Marcus. C'est ainsi, du reste, qu'on le désignait dans le monde médical.

Le professeur Marcus était reconnu par tous ses confrères comme un des médecins aliénistes qui sont la gloire de la Faculté.

On citait de lui des cures merveilleuses dont le retentissement avait ouvert toute grande pour lui la voie qui conduit à la célébrité.

Sous sa direction, l'établissement de Surènes ne tarda pas à être classé au premier rang parmi les meilleurs de la spécialité.

Comment un homme de cette intelligence, dont on citait l'humanité, dont l'opinion faisait autorité, avait-il pu laisser germer en son cœur de père cette inexplicable faiblesse pour un fils indigne.

Nous devons toutefois reconnaître qu'en cet homme il y avait, parfois, de sourdes colères contre soi-même et d'éclatantes révoltes de conscience.

Mais il suffisait, pour que le savant condescendît, de nouveau, à une basse complicité dans des crimes monstrueux, il suffisait que le fils dénaturé se présentât avec la ferme volonté d'avoir raison de résistances commandées par le sentiment de l'honneur, d'exaspération d'une conscience torturée par les remords, de l'effroyable désespoir d'une âme affolée et cherchant la réhabilitation dans un dévouement sans bornes à l'humanité.

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.